



CHAPITRE XIV

Le pays du hongo. — L'impôt sur la soif. — Tracasseries. — Le Mgogo pasteur et guerrier. — Le petit Chikombo. — Cri de guerre des Vouagogs. — Combats, pillage et orgie. — Perte de temps et perte d'étoffes.

L faut avoir voyagé dans l'Afrique centrale pour bien comprendre ce que ce mot Ougogo renferme d'ennuis, de vexations, de dangers, de difficultés, de ruineuses dépenses qui s'accumulent sur l'infortuné blanc appelé à traverser le pays où fleurit le hongo. Tout ce que l'on peut écrire à ce sujet, une fois le voyage terminé, sera fatalement au-dessous de la vérité : comment rendre, en effet, ces peines intimes, ces mille petites misères physiques et morales, ces tracasseries mesquines qui, narrées

séparément, sembleraient puériles à beaucoup de personnes, mais qui, prises dans leur ensemble, forment un faisceau de douloureuses épreuves dont le souvenir même a quelque chose de répulsif et d'agaçant ? Quelques détails en donneront une faible idée.

Je prends la caravane au moment où elle arrive en vue d'un village de l'Ougogo : la fatigue est générale ; on a fourni une longue traite au milieu des porrys et des plaines sablonneuses qu'un soleil ardent transforme en fournaise ; les gosiers sont desséchés, les poitrines haletantes ; plus de chants, de cris, de babils si chers aux nègres en marche ; on n'entend que la respiration sifflante des porteurs et, de temps à autre, une plainte arrachée par la fatigue ou par la soif. N'importe, on poursuit sa route, on se presse : le village est en vue, on y trouvera des vivres et du repos.

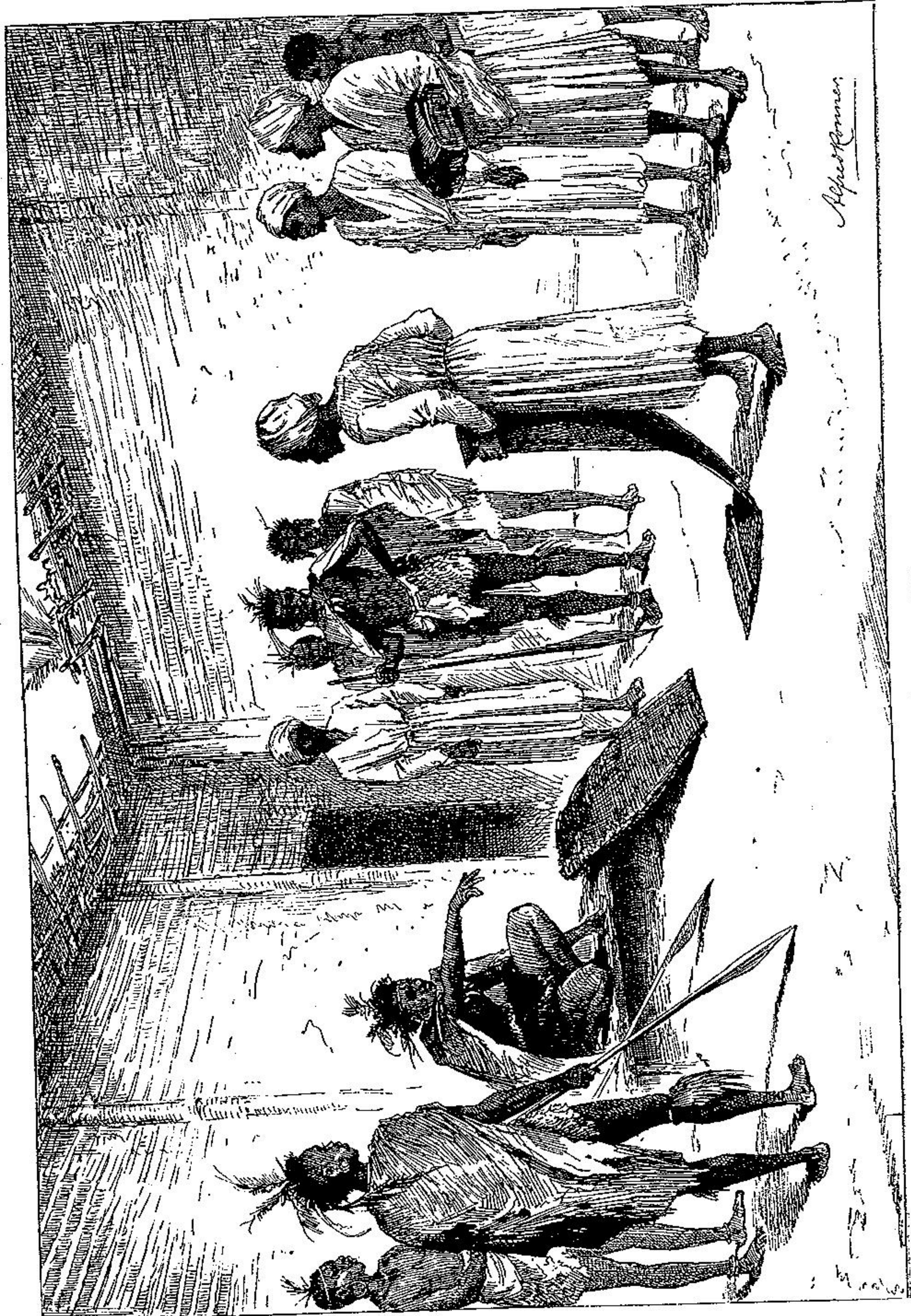
Déjà le camp est établi, les tentes sont dressées, quand arrive une troupe de Vouagogos armés qui, par ordre de leur chef, nous invitent à transporter le camp ailleurs ; généralement l'endroit qu'ils vous indiquent comme étant affecté à la halte des caravanes est situé précisément à l'autre extrémité de la plaine. On parlemente, rien n'y fait, il faut obéir : on dirait d'un clan de Bohémiens que la police fait déguerpir et qu'elle parque dans quelque terrain vague ; l'Européen doit imposer silence à sa colère et ronger son frein sans paraître vexé : c'est le seul moyen de s'en tirer avec les honneurs de la guerre.

Une fois installé, et chacun mourant de soif, on se met vite en quête d'un peu d'eau. Or, dans l'Ougogo, il n'y a ni fleuves, ni lacs, ni rivières : le pays a la forme d'un vaste entonnoir de sable où fort heureusement il pleut pendant trois mois de l'année ; l'absence de ces ondées est la plus redoutable calamité qui puisse sévir sur la contrée.

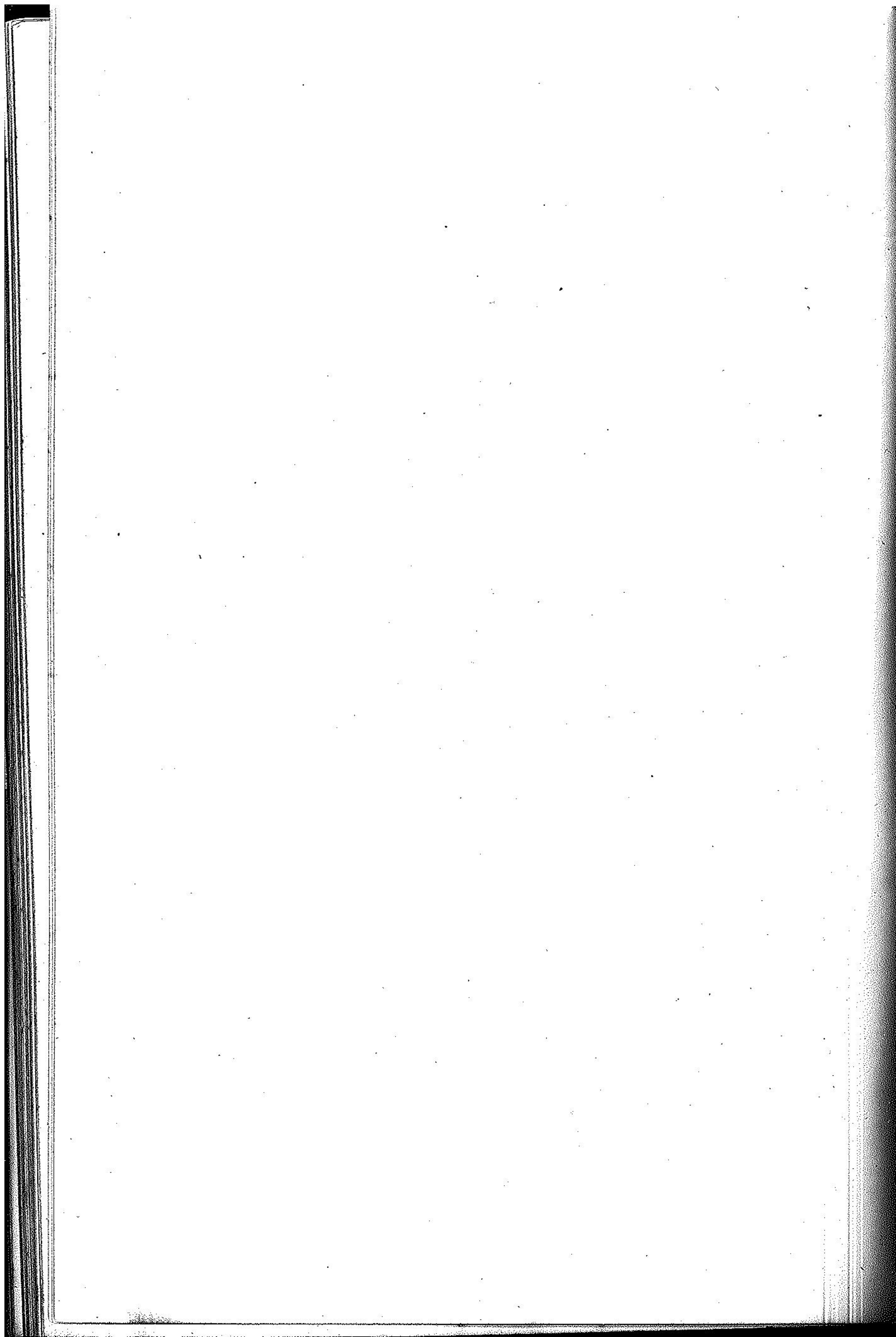
Les indigènes recueillent l'eau du ciel dans des trous qu'ils fouissent à proximité de leurs demeures ; et l'on peut se figurer l'étrange boisson qui se trouve là dedans vers la fin de la saison sèche : le liquide est parfois si boueux que l'on dirait d'une bouillie fétide, et les porteurs la stigmatisent alors en l'appelant dérisoirement *pombé*, du nom de l'épaisse bière indigène produite par la fermentation du sorgho.

Mais enfin, lorsqu'on est torturé par la soif on n'y regarde vraiment pas de si près, et c'est avec joie que l'on s'élance vers ces puits providentiels, quand de nouveaux guerriers — car ces gens-là sont toujours en armes — accourent irrités et s'opposent à ce qu'une seule goutte d'eau soit puisée ; il faut, au préalable, que le sultan du lieu en ait donné l'autorisation et fixé lui-même le prix de cette haute faveur.

C'est l'impôt sur la soif.



LE DÉBAT DU HONGO.



Il faut retourner au camp, ouvrir des ballots, en extraire des étoffes, les envoyer au chef, lequel vous les retourne, — c'est fatal, — jugeant le cadeau trop mince. On entame alors d'interminables palabres ; c'est une procession continuelle de délégués qui vont et viennent des tentes au temple du souverain à qui ils portent chaque fois de nouvelles offrandes, mais dont les exigences vont sans cesse croissant. On parlemente, on discute, on s'efforce d'être persuasif, gracieux, alors qu'une soif ardente vous obsède et que la colère vous étouffe.

Il est à remarquer que ces cadeaux ne sont que préliminaires : c'est une sorte d'entrée en matière, ce que, dans son langage imagé, le nègre appelle *ouvrir la bouche du roi* ; et lorsque l'aimable potentat a enfin daigné les accepter, alors seulement commencent les débats sur le fond de la question, c'est-à-dire sur le prix à payer pour l'eau que l'on consommera. A certaines époques de l'année et en maints endroits les prétentions des chefs à cet égard sont tellement exorbitantes, que vraiment l'on doit faire appel à toute la patience humaine pour ne pas céder à la violence, toute révolte étant d'ailleurs absolument vaine.

Bref, après des pourparlers sans fin, on tombe d'accord, et la caravane est autorisée à prendre de l'eau, mais à un puits indiqué et seulement après une certaine heure du jour, quand au préalable les troupeaux de l'endroit y auront une fois encore bu à leur soif.

Toutefois ce n'est là que le début des tortures réservées au voyageur : il lui reste à endurer le supplice du hongo, cet impôt de passage que perçoivent les chefs les plus minuscules du pays.

Certes, en tenant compte des travaux que les indigènes ont accomplis pour rendre habitable cette contrée sablonneuse, aride, dépourvue d'eau, devant les efforts déployés, les difficultés vaincues, les résultats obtenus, on est bien forcé de reconnaître qu'elle est juste et naturelle cette taxe à prélever sur les caravanes qui traversent l'Ougogo : les voyageurs profitent, en somme, des récoltes qui y poussent, des denrées qu'on y vend, des troupeaux qu'on y élève, des puits qu'on y a creusés pour recueillir soigneusement les pluies aux jours de l'hivernage. Personne ne songerait à s'élever contre cette prétention légitime si, à défaut de rouages réguliers, elle était exercée d'une façon honnête ; mais, livré à l'arbitraire, à la cupidité, à la folle et insatiable convoitise de tyranneaux rapaces, ce droit n'est plus qu'une monstrueuse vexation ; cet impôt n'est plus qu'une iniquité, un vol à main armée.

Des ruses de mille sortes sont inventées pour retarder les négociations et retenir ainsi la caravane le plus longtemps possible dans le pays, afin

d'obliger les porteurs à y acheter les vivres dont ils ont besoin. C'est un premier tribut que perçoivent de la sorte les habitants, une satisfaction que le chef leur doit.

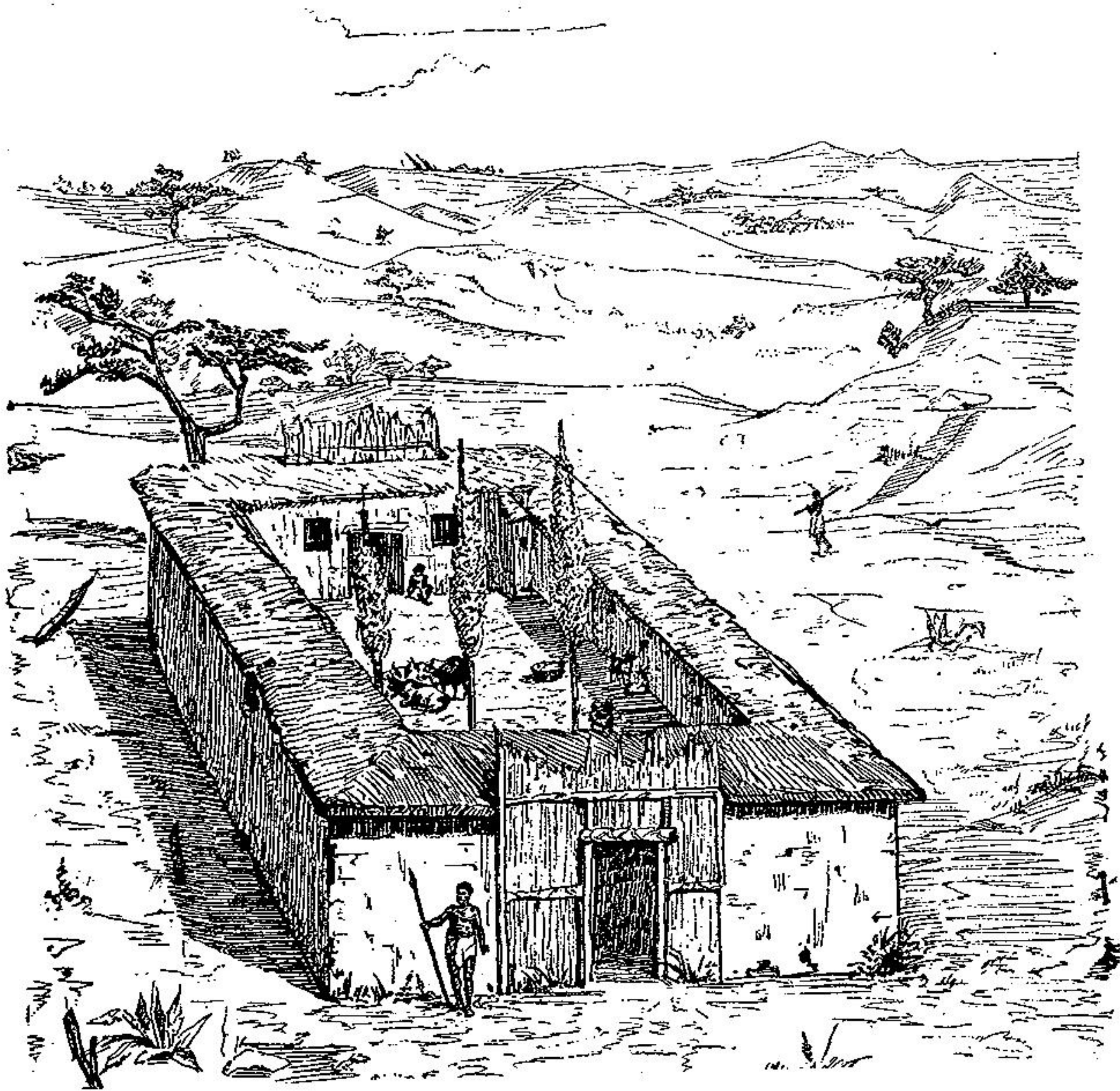
Dans ce but, Sa Majesté noire se dit indisposée ou absente, ou bien elle prétexte de l'heure tardive, la journée étant trop avancée pour entamer des affaires sérieuses; le plus souvent aussi elle s'enivre à plaisir, et son ivresse, qui dure plusieurs jours, est un motif sacré de ne pas se vouer à la chose publique; on a beau être furieux, il faut, bon gré, mal gré, attendre que l'intéressant monarque ait cuvé son pombé.

Enfin les débats du hongo sont entamés, et l'on ne peut s'imaginer l'astuce, la cupidité, l'âpreté au gain, la fourberie de ces sultans vouagogo: si l'on cédait à leurs exigences, la caravane entière y passerait, car tout ce qu'ils voient excitent leur convoitise et il le leur faut. Ce qui se dépense alors de paroles oiseuses, de discussions idiotes, de vaines menaces, d'artificieuses flatteries, est inénarrable; s'il n'est secondé par un bon interprète, par un chef de caravane fidèle, intelligent et dévoué, l'Européen est certain de se trouver rapidement dépouillé de tout son bien. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres que je m'efforcerai de mettre en lumière, les Arabes peuvent nous être très précieux: grâce à leur langage, à leurs coutumes, à leur facilité d'initiation, grâce aussi à leur longue expérience de la chose africaine, ils obtiennent le passage de l'Ougogo dans des conditions bien autrement favorables que celles qui nous sont faites. Car, à titre de présent, de tribut et d'achat d'eau, nous laissons généralement aux mains de ces roitelets la majeure partie de nos marchandises de route qui, parvenues à ce point du voyage, ont déjà acquis une très grande valeur.

Le hongo débattu et réglé, on reprend sa marche, non sans pester, mais au fond joyeux de pouvoir partir. Hélas! quelques kilomètres plus loin, on arrive sur le territoire d'un autre sultan avec qui recommence le même jeu. Et il en est ainsi pendant un mois, un long mois durant lequel on épuise toutes les gammes de la colère et le plus clair de ses ressources, et cela pour franchir une distance relativement minime que, sans ces continues entraves, on parcourrait aisément en sept ou huit jours d'étapes.

Quant à la résistance, — je parle d'une résistance isolée, — elle est matériellement impossible. Le Mgogo a même ceci de louable dans le caractère que, seul parmi les peuples africains que j'ai rencontrés, il a très haut placé le sentiment de la plus étroite solidarité pour ce qui touche aux droits généraux du pays. Que si, poussés à bout par la rapacité, par l'insatiable exigence d'un de ces sultans, vous vous décidez à lui résister, et, usant de la force, vous parvenez à traverser indemnes son territoire,

bientôt des cris stridents répétés au loin avertiront les peuplades voisines du danger dont sont menacées les institutions de l'Ougogo. Aussitôt chacun de courir aux armes ; partout sur votre route vous ne rencontrerez que des ennemis ligüés pour vous combattre, et bientôt, mourants de faim et de soif, accablés par le nombre, vous succomberez infailliblement.



TEMBÉ DE L'OUGOGO.

Pareil drame s'est déjà produit. En 1870, plusieurs caravanes d'Arabes se réunirent et organisèrent une grande expédition qui devait traverser l'Ougogo sans acquitter aucune taxe : à cet effet, un nombre considérable de combattants fut mis en ligne, et c'est par centaines que se comptaient les soldats d'escorte, tous armés d'excellents fusils à tir rapide. A l'annonce de ce danger, les habitants des premiers villages de l'Ougogo désertèrent

leurs foyers, et les voyageurs purent ainsi arriver sans coup férir jusqu'au centre du pays : ils ne rencontrèrent aucune résistance, et ne virent même pas la silhouette d'un indigène. Seulement, à mesure que l'on avançait, on trouvait les tembés vides de toutes provisions, les récoltes brûlées, les puits comblés, et bientôt cette colonne guerrière, organisée pour la lutte, se trouva désarmée devant les fléaux combinés de la famine et de la soif. C'est le moment que choisirent les Vouagogos pour commencer l'attaque : cachés dans les bois, ils y avaient concentré les forces de toute la contrée, et, à un signal donné, tenant les Arabes à leur portée, ils sortirent tout à coup du porry, se ruèrent sur la caravane, l'enveloppèrent et en firent un impitoyable massacre. De cette grande expédition qui se montait, dit-on, à douze cents hommes, pas un seul n'est revenu.

Les Vouagogos forment d'ailleurs une race très remarquable, et, tout d'abord, on serait même enclin à leur reconnaître les caractères d'un peuple autochtone, tant ils tranchent au moral comme au physique sur les autres nègres que l'explorateur est à même d'observer sur sa route. Mais un examen plus attentif prouve qu'il n'en est pas ainsi : les grandes dissemblances qui existent entre les peuplades mêmes de l'Ougogo témoignent au contraire de leur proche parenté avec les naturels des pays limitrophes, et, partant, démontrent que le Mgogo n'est en somme qu'un produit de tribus errantes ou de peuples émigrés. Ainsi, au nord, il tient des Vouamassaïs, des Vouahoumbas qui, eux, représenteraient plutôt la race primitive, race léonine, nomade, guerrière ; aussi, les Vouagogos du nord sont-ils les plus remuants, les plus belliqueux de la contrée ; au sud, ce sont les Vouakimbous, laboureurs pour la plupart, qui peu à peu se sont implantés dans l'Ougogo ; à l'est, on reconnaît la mâle prestance des fils de l'Ousagara, et à l'ouest, le caractère rapace, finaud, âpre au gain, voire même un peu perfide, du Mnyamouési, mêlé au banditisme du Rouga-Rouga.

Mais en somme le Mgogo a les vertus et les vices d'un peuple tout primitif, peuple irritable, orgueilleux, jaloux de ses droits, fier de son carré de sorgho qu'il aime et qu'il a arraché par le labeur de ses bras à la plaine aride ou à la jungle qui borne le village. Il est déjà pasteur, mais il est encore, il est surtout guerrier. A l'appel de son chef, au premier cri d'alarme, il laisse son champ et son tembé, et il accourt, armé de toutes pièces, flairant le carnage et la rapine. Ses armes sont l'arc, les flèches, une poignée de zagaies et un rungou ou casse-tête ; il porte au bras un long bouclier en peau d'éléphant, bariolé de rouge, de noir et de blanc, et sur la tête une dépouille d'oiseau ; accroché sur l'épaule droite pend un manteau de couleur rouge brique, et de même couleur aussi sont les tatouages dont

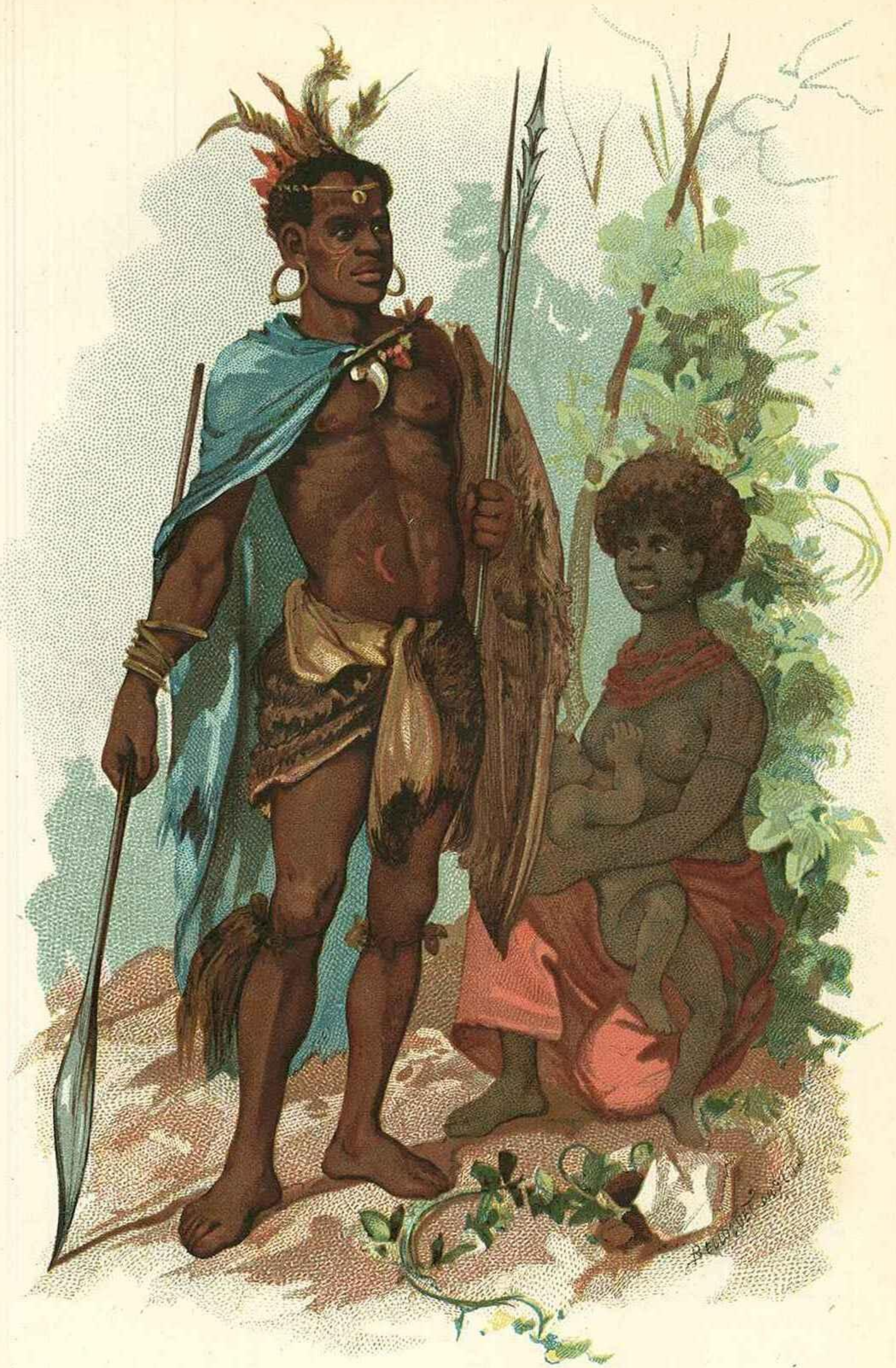


P. Maes Editeur Bruxelles

Imp. A. Mertens Bruxelles

HOMME & FEMME

de l'Ougogo.



P. Maes Editeur Bruxelles

Imp. A. Mertens Bruxelles

HOMME & FEMME

de l'Ougogo.

il agrmente son corps et sa figure. Son manteau, drapé à la romaine, n'est qu'une parure qui flotte au vent et qui ne lui couvre que le torse.

Lorsqu'il s'élançe ainsi, hurlant comme une bête fauve, bondissant dans la jungle, à demi abrité derrière son bouclier et brandissant sa lance, le Mgogo a réellement bon air, et l'on se prend à regretter que tant de fierté et d'orgueil ne serve qu'à l'endurcir dans la sauvagerie et le brigandage.

Au fond, je ne le crois cependant pas très courageux ; il accourt vers vous avec tous les simulacres d'un combattant acharné, mais il suffit souvent d'une attitude énergique pour l'arrêter ; très fort pour une guerre de guérillas, il se blottira dans le fourré, guettera le moment propice et abordera son ennemi lorsqu'il sera certain de pouvoir l'accabler sous le nombre. C'est, en un mot, un brigand guerrier, plutôt qu'un valeureux soldat.

Aussi, le jour où, lasse de cette muraille de Chine que l'Ougogo oppose aux efforts de la civilisation et du commerce, l'Europe voudra faire sentir sa force à ce peuple trop enclin à confondre la patience avec la faiblesse, il suffira relativement de peu d'efforts pour arriver à briser cette barrière, fléau des expéditions européennes et terreur des caravanes marchandes.

Car, il n'y a pas à se le dissimuler, c'est par la conquête seule que l'on pourra jamais dompter les naturels de l'Ougogo et triompher de leurs instincts cupides qui vont chaque jour croissant. Or, cette conquête, l'Européen ne peut, ne doit pas songer à la faire : il n'y réussirait point ou il y réussirait trop. Car aux nations civilisées il manque la patience nécessaire pour accomplir ces grands problèmes : nous voulons voir la fin de nos efforts, en profiter, en jouir vite ; nous prétendons édifier les œuvres les plus colossales en une seule génération, sous un même règne. Alors nous employons les grands ou les petits moyens : les grands, c'est la destruction de toute une race, comme firent les Anglo-Saxons avec les sauvages de l'Australie ; les petits, ce sont les demi-mesures avec lesquelles nous serons fatalement vaincus, ou c'est la géographie de cabinet : prétendre conquérir un monde avec des abstractions, vouloir ouvrir un continent barbare avec des formules.

Ces deux genres de moyens sont mauvais : le premier est indigne de peuples civilisés, le second n'est pas le fait d'une époque pratique.



POT DE TERRE DE L'OUGOGO.

Et c'est ainsi que je me trouve ramené à cette idée que j'ai toujours défendue comme étant la plus efficace pour arriver à triompher de la barbarie dans l'Afrique orientale : une alliance sérieuse et loyale avec les Arabes.

Oui, c'est à l'Arabe que revient ce rôle ; en lui apportant non seulement l'appoint de notre prestige, mais aussi le frein de nos lois humanitaires, l'assujettissement de l'Ougogo n'aurait aucun caractère de cruauté ou d'extermination.

Étant établie la nécessité de réduire cette contrée sous un joug équitable pour mettre fin aux exactions indignes qui y sont passées à l'état de loi, étant donné que seuls les Arabes, à la fois conquérants et travailleurs, disposent de forces nécessaires et suffisamment acclimatées pour arriver à ce but, mais étant également bien admis qu'au nom de l'humanité, et pour sauvegarder ses principes et nos intérêts propres, il est indispensable que dans ce travail nous nous joignons à eux, loin de s'évertuer à combattre cette force indiscutable, la diplomatie européenne à Zanzibar ne ferait-elle pas preuve de sagesse en se servant, au contraire, de la puissance arabe comme d'un levier précieux dans l'œuvre que l'on tente là-bas ?

Cependant, à notre arrivée à Chikombo, nous trouvâmes deux fortes caravanes appartenant à des Arabes ; ceux-ci vinrent nous rendre visite et nous proposèrent de marcher ensemble durant notre traversée de l'Ougogo, afin de payer ainsi un tribut moindre et de pouvoir, le cas échéant, opposer une force respectable à toute tentative hostile de la part des indigènes. Nous acceptâmes. Cela portait notre effectif à plus de huit cents hommes ; mais c'est en vain que malgré notre soin de n'arborer qu'un seul drapeau nous essayâmes de faire passer cette légion pour une seule expédition : soit que les chefs eussent fait épier notre marche primitive dans le Marenga-Mkali, soit que l'habitude les eût rendus méfiants et rusés, tout en ayant l'air de s'y laisser prendre ils nous taxèrent en bloc aussi cher qu'ils eussent pu le faire séparément,

En somme, à Chikombo nous n'avions pas eu trop à nous plaindre, et quand nous levâmes le camp, au bout du troisième jour, nous nous applaudîmes, en quelque sorte, du mince hongo que nous y avons laissé : vingt dotis d'étoffe très ordinaire, soit environ quatre vingts mètres pour les trois caravanes réunies, avaient satisfait le tyranneau de l'endroit ; mais nous devons avoir plus loin la clef de cette énigme.

C'était le 28 février ; le jour venait de naître quand nous nous mîmes en route, et la file de nos huit cents porteurs marchant à la queue leu-leu serpentait dans une immense plaine où elle se déroulait sur une étendue de près de trois kilomètres. Les premières lueurs de l'aube empourpraient

l'horizon de leurs stries flamboyantes, tandis qu'à notre droite, dans un lointain indéfini, des monts dénudés galopèrent vers le nord comme une chevauchée de fantômes.

Je me trouvais avec Roger en tête de la colonne ; derrière nous le kirangozi psalmodiait sur un rythme monotone une complainte qui semblait éternelle, et, ployés sous leurs charges, les pagazis le suivaient en répétant un mélancolique refrain : on eût dit d'une séquelle d'ombres chantant matines.

Nous avançons ainsi depuis une demi-heure à peine, quand soudain accourt vers nous un indigène qui, s'aidant des gestes les plus expressifs, nous invite à nous arrêter. Croyant que c'est d'un simple conseil qu'il s'agit, et comme le kirangozi nous affirme que nous sommes dans la bonne direction, nous passons outre, malgré les protestations indignées du Mgogo. En nous retournant quelques instants après, nous le voyons aux prises avec M. Cadenhead ; mais notre ami l'éconduit comme nous l'avons fait, et la caravane poursuit sa route.

L'homme s'est éloigné, furieux, et, bondissant dans les herbes, il pousse un long cri lugubre qui retentit au loin comme un appel désespéré, comme le holement plaintif de la chouette.

Nos porteurs se regardent consternés ; un murmure circule, et, comme sous l'effet d'un courant électrique, un frisson passe le long de la colonne :

« Vouagogos ! Vouagogos ! »

Un silence de mort a succédé aux babillages, aux chants de la marche ; on n'entend que le cri de guerre des Vouagogos qui sillonne la campagne et que répètent mille voix irritées ; l'alarme vole de bouche en bouche, et de cette immensité si calme il n'y a qu'un instant s'échappe maintenant une tempête de clameurs.

Le paysage s'anime, une foule de points noirs couvrent le sol, la plaine semble rouler un flot tumultueux : ce sont des indigènes qui accourent vers nous ; il en sort de tous les coins, de tous les fourrés, de tous les tènements, de chaque pli de terrain ; aussi loin que le regard peut porter, on en voit, on en voit encore et toujours. C'est une avalanche : à droite, à gauche, devant, derrière, il en dégringole de partout : on dirait d'une légion de gnomes qui sortent de terre.

Mais les voici qui s'approchent : ce sont des guerriers et ils préludent au combat, agitent leurs armes, crient, vocifèrent comme en proie à une furie belliqueuse ; déjà ils nous rejoignent, entre-choquent en signe de défi leurs larges bracelets d'ivoire, et, la javeline en arrêt, l'arc tendu, nous visent en criant :

« Hongo ! hongo ! »

Nous continuons d'avancer ; mais derrière nous maints porteurs effrayés laissent choir leurs fardeaux, s'assoient dessus tremblants, hébétés, ne voyant qu'une chose, c'est que nous allons tous périr.

Le danger était grand ; un mouvement d'hésitation de notre part eût été le signal d'un épouvantable massacre ; aussi, sans sourciller, Roger et moi, en tête de la caravane, nous poursuivons notre marche en avant. Mais les Vouagogos se rapprochent, se massent, nous entourent, et bientôt c'est une hideuse muraille humaine qui nous barre la route.

En vain les interprètes leur crient-ils de nous livrer passage ; à nos injonctions ils répondent par des bravades et des hurlements féroces :

« Hongo ! hongo ! »

Estimant qu'en pareil cas la patience serait prise par eux pour de la faiblesse ou de la crainte, nous armons nos carabines, et, suivis des askaris, nous bousculons les premiers assaillants surpris de notre audace.

La mêlée devient générale . c'est un fouillis de lances et de casse-tête que brandissent des bras nus, affreusement tatoués ; les flèches sifflent dans l'air, les fusils sont épaulés, quand tout à coup un homme de haute stature, sans armes, vêtu d'une longue chemise blanche comme les Vounangouanas de Zanzibar, s'élançait entre nous, fait reculer les sauvages et, en kiswahili, nous conjure de nous arrêter et de l'écouter.

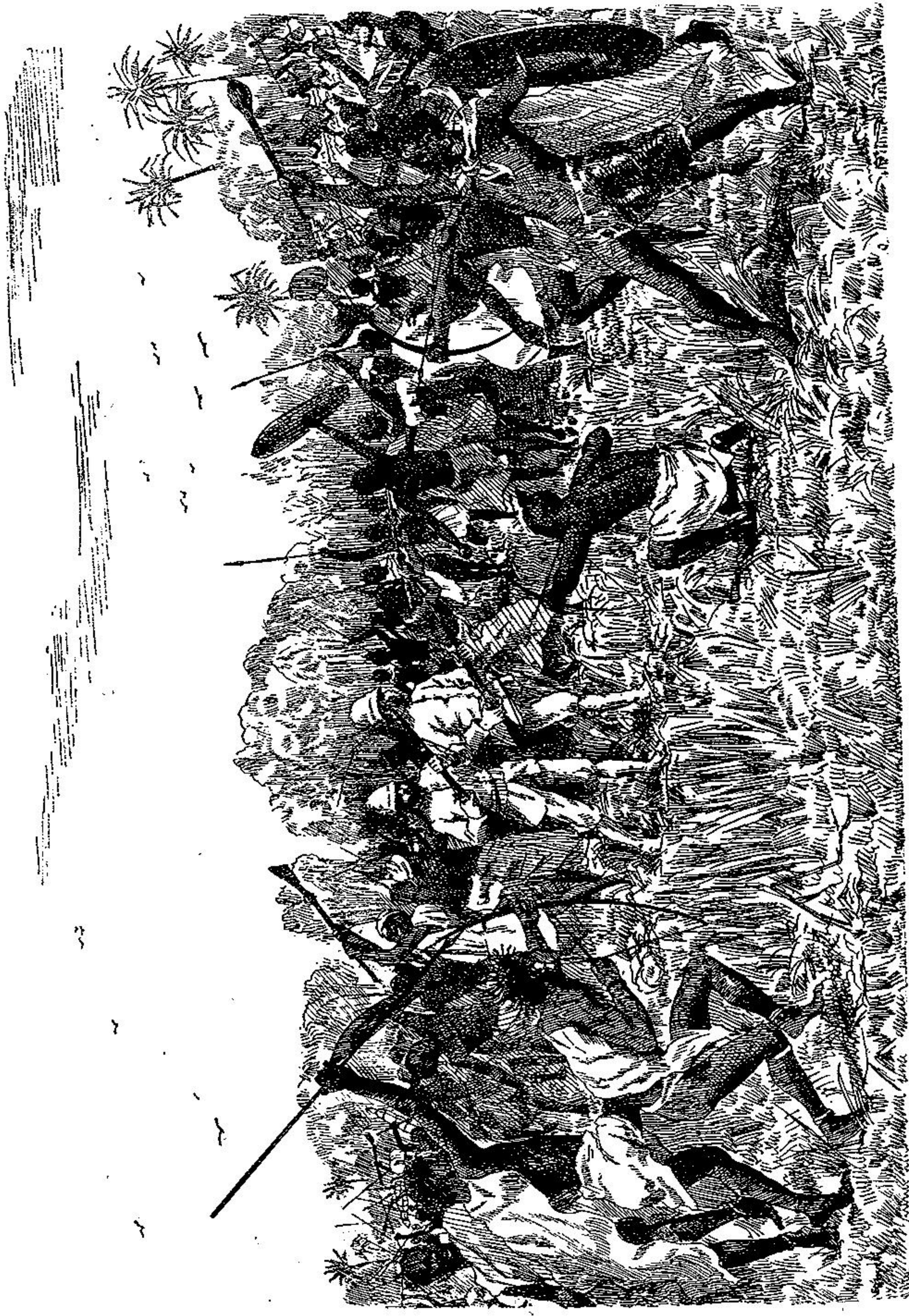
Mais nous étions d'autant moins d'humeur à entendre des paroles de paix, que devant nous les Vouagogos continuaient leurs provocations et leurs agaçantes bravades.

Le nouvel arrivant le comprit, et, s'adressant à eux d'un ton d'autorité qui leur imposa silence, il leur enjoignit de reculer ; le sentier redevint libre et voulant prouver que nous ne cédions pas à l'intimidation, nous fîmes encore une centaine de pas, escortés par l'homme à la chemise blanche qui, tout en marchant, nous dit que le sultan de Chikombo, dont il est le vizir, aime beaucoup les blancs et qu'il les voit venir chez lui avec le plus grand plaisir, témoin Stanley, le seul, du reste, qu'il eût vu avant nous ; seulement, ajouta-t-il, jamais caravane n'a pu franchir ce territoire avant d'avoir acquitté le tribut exigé.

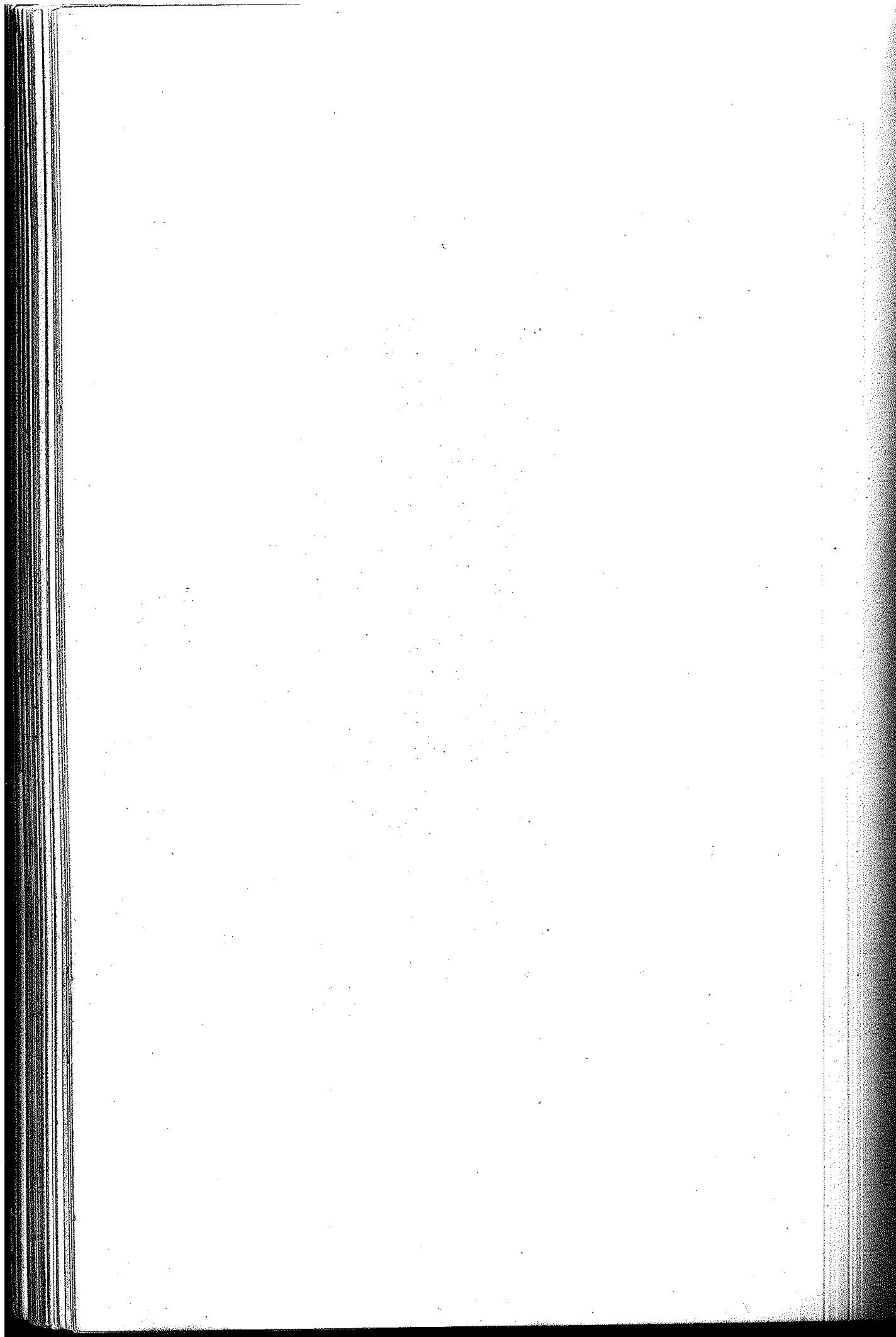
« Mais hier, à une demi-lieue d'ici, nous avons payé le hongo au souverain de Chikombo.

— Vous avez été trompés. Mon maître est le seul roi du pays ; venez vous expliquer avec lui, il vous fera rendre justice. »

Au cours de ce colloque, la caravane s'était brisée derrière nous : obéissant aux premières injonctions qui leur avaient été faites, les Arabes étaient



« HONGO ! HONGO ! »



allés camper à l'endroit indiqué; seul, Cadenhead nous rejoignit à ce moment-là avec une partie de l'escorte.

D'un commun accord, et ne nous inspirant que des principes humanitaires qui faisaient partie de nos instructions, nous acceptâmes le palabre.

Le roi nous attendait dans son tembé, et telle était sa frayeur quand nous entrâmes, que ses maigres jambes flageolaient sous lui et que, d'une voix tremblotante, il nous supplia de laisser nos armes à la porte; nous ne consentîmes point à quitter nos armes, mais par notre attitude nous fîmes en sorte de rassurer le pauvre homme à qui, sans doute, personne jusqu'à ce jour n'avait osé résister.

Nous lui narrâmes ensuite notre aventure; alors il entra dans une colère épouvantable contre l'intrus qui nous avait abusivement rançonnés aux confins mêmes de son royaume, et sur l'heure il enjoignit à ses nyamparas de rassembler les guerriers et d'aller châtier l'audacieux usurpateur.

« Restez ici, vous autres, continua-t-il en s'adressant à nous, et je vous ferai rendre le hongo qu'on vous a extorqué hier. »

Évidemment c'était de sa part une finasserie pour nous retenir dans son village; mais en bonne politique mieux valait paraître dupes que céder à la menace, et nous campâmes dans ce lieu inhospitalier.

Durant tout le jour ce ne furent que continuelles alertes, bruits, rixes, clameurs aux alentours; on se battait chaudement au petit Chikombo, et, sans doute, la victoire resta longtemps indécise; pourtant, vers le soir, nous apprîmes que le pseudo-chef avait été tué et que son village était détruit.

Mais ce ne fut que le lendemain matin que les guerriers revinrent gorgés de butin et dans un état d'ivresse indescriptible; un vrai délire s'était emparé d'eux, ils semblaient en proie à une épilepsie belliqueuse, à tel point que, n'ayant plus d'ennemis à combattre, ils continuaient à s'écharper mutuellement par amour de la lutte.

Le roi s'associa éperdument à l'orgie qui fêta le triomphe; il se grisa même à un tel degré que nous essayâmes vainement d'ouvrir avec lui les débats du hongo; il prétendit nous faire participer à l'allégresse publique et poussa la générosité jusqu'à nous faire cadeau d'un mouton; il est vrai que ce fut là tout ce qui nous revint du fameux tribut qu'on devait nous rendre. En revanche, lorsqu'au bout de deux jours d'attente et d'énervement les vapeurs du pombbé furent un peu dissipées, le gracieux monarque exigea de nous un hongo à peu près double de l'autre.

« Vous avez donné vingt dotis à un faux chef, insistait-il d'un air candide; n'est-il pas équitable que moi, le vrai sultan, j'en reçoive quarante? »

Évidemment cette logique était aussi discutable qu'audacieuse; mais

après avoir épuisé toutes les ressources de la diplomatie africaine, nous finîmes par payer ce que l'insatiable potentat exigeait, car chaque jour de retard nous était préjudiciable et ne pouvait qu'augmenter ses prétentions.

Avec quel soulagement nous laissâmes enfin ce village derrière nous ! Quant à nos compagnons les Arabes, pleurant de rage, les mains levées vers le ciel et invoquant Allah, ils maudissaient l'Ougogo dont, à ce compte-là, disaient-ils, nous ne pourrions sortir que ruinés à plate couture.

